
Liberté ou l'action littéraire comme « fondement référentiel »

Laurent Mailhot, professeur
Département des littératures
Université de Montréal

Le groupe ou le club de la revue *Liberté* n'est pas plus une école au sens strict qu'aucun des cénacles ou des mouvements littéraires qui l'ont précédé. C'est après *Liberté*, à côté, sinon contre elle, que certains vont s'organiser et se manifester avec des programmes précis, sous des noms ou des formules d'école : marxisme, Nouvelle Culture, féminisme, formalisme, texte.

Au début du XX^e siècle, d'interminables débats avaient opposé le terroir à l'exotisme ou à l'universalisme, et les années 1930 fourmillèrent de revues et de mouvements divers, à gauche, à droite et à l'extrême-centre, dans la troisième voie où se situe *La Relève*. La meilleure école fut la guerre, qui agit ici comme un creuset, ouvre les frontières, libère un espace éditorial inespéré. Un espace intellectuel aussi, où se manifestent et manifestent d'abord les peintres, Borduas contre Pellan et tous contre Maillard, puis les jeunes poètes d'un Hexagone québécois. Pendant ce temps, la littérature, en particulier le roman, se fait sans école, sans mouvement concerté et articulé, puisque, de Gabrielle Roy à Anne Hébert, on se réclame aussi bien de Balzac, de Mauriac ou de *Maria Chapdelaine* que de l'existentialisme (chrétien), du mélodrame, de la confession catholique ou de l'observation naturaliste, et bientôt du Nouveau Roman.

On a consacré un gros collectif au *Nigog*, trois livres à *Parti pris*, plusieurs articles ou chapitres important à *La Relève*, à *Cité libre*, à *La Nouvelle Barre du jour*. Les études sur *Liberté*¹ sont beaucoup plus rares, diffuses, indirectes, parce que la revue est plus complexe, plus riche, plus subtile que toutes celles qui l'ont précédée, accompagnée ou suivie. Elle est à la fois un lieu particulier et général de la littérature québécoise en train de se faire.

ENTRE AMÉRIQUE FRANÇAISE, CITÉ LIBRE ET PARTI PRIS : LIBERTÉ

Les Soirées canadiennes et *Le Foyer canadien*, qui furent les organes du Mouvement littéraire et patriotique de Québec, vers 1860, n'ont eu que quelques numéros-recueils. L'École littéraire de Montréal, à la fin de ce siècle, a laissé beaucoup de procès-verbaux mais quelques *Soirées* seulement. *Le Nigog*, instrument de notre première modernité, n'a duré qu'un an (1918). Les revues littéraires des années 1930, même *Les Idées* et *La Relève*, si marquantes soient-elles, disparaissent au bout de quelques années, celle-ci étant aussitôt remplacée (mais pas tout à fait), en 1941, par *La Nouvelle Relève*, sans Saint-Denys Garneau. Trois autres revues sont lancées à la même époque : à Québec, *Regards*, d'André Giroux ; à Montréal, *Amérique française*, de Pierre Baillargeon, puis de François Hertel et Andrée Maillet, ainsi que *Gants du ciel*, de Guy Sylvestre, qui est surtout une revue de poésie. Trois de ces quatre revues nées de la guerre, de l'exil (intérieur ou extérieur) des écrivains français et du nouvel état de l'édition, disparaissent au bout de deux, trois ou sept ans.

Seule *Amérique française*, qui se présente comme la première revue, ici, à « promouvoir la création littéraire, les œuvres d'imagination, la recherche dans le domaine de la chose écrite² », se prolonge et se renouvelle, grâce à ses pressants appels aux jeunes, qui répondent en bon nombre. Parmi eux, Jacques Ferron et plusieurs poètes de l'Hexagone ou d'ailleurs. Mais *Amérique française*, « laboratoire », « banc d'essai de la toute jeune littérature », devient, avec la « formule nouvelle » adoptée en 1955, sa dernière année d'existence, une série de cahiers ou de livres collectifs plus proche des *Écrits du Canada français*, lancés l'année précédente, que de la revue proprement dite. On retrouvera cependant Jacques Brault, un des jeunes rédacteurs d'*Amérique fran-*

çaise, à *Parti pris* et à *Liberté*. Et la brève enquête menée par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon sur l'influence d'Alain Grandbois auprès des poètes de leur génération³ sera reprise, élargie, en 1960 dans *Liberté*.

L'existence et la disparition d'*Amérique française* ne sont sans doute pas étrangères à l'apparition de *Liberté*, quatre ans plus tard, et à l'importance que celle-ci accordera à la création aussi bien qu'à la critique. Mais la nouvelle revue est fondée sur de tout autres bases que la précédente : sur une équipe cohérente, sinon homogène, sur une formule quasi coopérative, comme l'Hexagone. En outre, tout en étant d'abord et avant tout littéraire, *Liberté* s'ouvrira beaucoup plus (et autrement) qu'*Amérique française* aux champs politiques, sociaux et culturels.

La revue *Situations*, fondée la même année que *Liberté* et qui se trouve en compétition avec elle pour le titre de « porte-parole » des intellectuels d'une même génération⁴, ne durera que trois ans et demi (seize numéros). Au départ, les deux comités de rédaction sont égaux en nombre (neuf membres), mais celui de *Liberté* est composé presque exclusivement⁵ de poètes et de romanciers, celui de *Situations* comprenant des journalistes et des artistes « plasticiens » aux côtés de jeunes poètes. *Situations* est « politiquement plus engagée » que *Liberté*, en raison notamment de la présence de Jacques Ferron, Yves Préfontaine, Michèle Lalonde. Surtout, *Situations* est étroitement liée aux Éditions d'Orphée que dirige, comme la revue, André Goulet, alors que *Liberté*, tout en étant liée au groupe de l'Hexagone, en sera très tôt indépendante, malgré (ou à cause de) la ferme direction de Jean-Guy Pilon et l'influence de Fernand Ouellette.

Pour bien la situer, c'est à *Cité libre* et à *Parti pris* qu'il faut aussi comparer *Liberté*. Très marquées idéologiquement, ces deux revues sont des organes de propagande en même temps que de réflexion politique. Elles donnent naissance à des groupes de pression et d'action, comme l'Institut québécois des affaires publiques ou le Mouvement de libération populaire. *Liberté* donnera naissance, elle, à la Rencontre québécoise internationale des écrivains. *Cité libre* se caractérise par l'antiduplisme, l'antinationalisme, le réformisme libéral et le fonctionnalisme ; *Parti pris* est axée sur l'indépendantisme, le laïcisme et un certain socialisme. Il est impossible de définir *Liberté*

par quelques étiquettes. *Liberté* est plus *libre*, dans tous les sens du terme, que *Cité libre* ou *Parti pris*. *Liberté* a une direction, mais pas de ligne directrice fixée *a priori*. Elle prouve le mouvement en marchant. Elle occupe tout le terrain possible, autour et à partir de la littérature. Malgré quelques articles percutants (de Maurice Blain ou de Jeanne Lapointe), la littérature n'était qu'une illustration ou qu'un appoint pour les juristes et journalistes de *Cité libre*. Elle a un statut plus élevé à *Parti pris*, grâce à la codirection de Chamberland, sans y avoir la première place. À *Liberté*, la littérature a toute la place. C'est elle qui fait lire la société, et non l'inverse. Voilà la nouveauté.

Ce qui oppose radicalement le groupe de *Liberté* à celui de *Cité libre*, c'est leur attitude respective à l'égard du pouvoir politique ou idéologique. Dans l'éditorial du numéro de *Liberté* sur « la Contre-Révolution tranquille », en 1965, Jacques Godbout rappelle qu'à un certain moment « *Cité libre* était au pouvoir », non pas encore à Ottawa, mais dans les principaux organes d'information, « c'est-à-dire qu'ils détenaient le seul moyen (révolution armée exclue) d'orienter les décisions politiques du Québec et d'une partie du Canada ». Gérard Pelletier dirigeait *La Presse*, Jacques Hébert les Éditions de l'Homme puis du Jour, Maurice Blain le mouvement laïque, Pierre Juneau était à l'ONF, Roger Rolland à Radio-Canada, etc. Or, voilà que ces intellectuels néo-libéraux, formés à l'Action catholique, « satisfont leur désir inconscient le plus violent : ils se remettent en opposition ». Une fois au pouvoir à Ottawa, dès cette année 1965, leur opposition se focalise sur le Québec. Godbout l'explique par un antinationalisme primaire (« Ils avaient tout prévu dans leurs schèmes politiques, sauf le nationalisme ») et aussi par un conflit de générations. Les quadragénaires de *Cité libre* refusent de s'appuyer sur leurs cadets de *Liberté* et sur les benjamins de *Parti pris*.

LECTURE-ÉCRITURE DE LA RÉVOLTE EN 1960

Cette génération qui a eu « vingt ans dans les années cinquante », comme le rappelle sans cesse Belleau, comment la caractériser, la définir sans la fixer, sans la figer ? Elle n'est pas tout à fait la dernière issue des collèges classiques, ni tout à fait la première à entrer à

l'université, à travailler dans les médias, à voyager, à fonder des revues, à écrire. Elle est même, sous certains aspects, moins visible que d'autres groupes, mouvements ou générations. Elle n'a jamais rédigé de manifeste comme le *Refus global*, elle ne constitue pas une maison d'édition comme l'Hexagone. La revue *Liberté* elle-même n'est pas une école (sinon peut-être de l'essai comme genre littéraire), mais un lieu convivial, un club, une « taverne », comme dit encore Belleau rêvant de Rabelais.

Cette génération que j'appelle « de *Liberté* » est une génération de libertés (au pluriel), de liberté tout court et tout au long, au sens commun, mais pas si commun, du terme. Un mouvement ponctuel et durable de libération, qui précède, accompagne et dépasse la Révolution tranquille. Son action est avant tout littéraire.

« Je ne parle jamais de la liberté de parole, je la prends », écrivait Gilles Leclerc en épilogue à son *Journal d'un inquisiteur* paru à compte d'auteur en 1960. L'inquisiteur qui se présente comme un justicier, un chirurgien, un « boucher », est un prophète qui « condamne par la parole-acte, non par le journal-écrit⁶ ». Son discours « s'installe dans un spacieux soliloque d'où fusent les *sentences* », au double sens du terme. « Et c'est ainsi que se referme le cercle du splendide isolement d'un rebelle permanent⁷. » Ce « réquisitoire passionné », massif, n'est pas du type et du style des écrivains – ses contemporains – de *Liberté*. Ceux-ci, tous essayistes, entre autres formes ou pratiques, ne le sont jamais à la façon de l'inquisiteur de Leclerc. Non moins capables de révolte, de colère, ils assument ou subsument la polémique et le pamphlet dans une écriture qui transforme le discours.

Un autre livre paru à la même époque, *Convergences* de Jean Le Moyne, doit être écarté ou en tous cas distingué des écrits de la génération de *Liberté*. C'est à *Cité libre* et en amont à *La Relève* que se rattache Le Moyne, dont le pessimisme robuste et hautain a quelque chose aussi du *Journal d'un inquisiteur*. « Je n'espère plus rencontrer chez un écrivain canadien-français la surprise d'une vraie femme. » Elle est trop petite, la famille québécoise. « Je ne peux pas parler de Saint-Denys Garneau sans colère. Car on l'a tué. Sa mort a été un assassinat longuement préparé », écrit Le Moyne⁸. Saint-Denys Garneau

n'est pas seulement un « témoin de son temps » et un juge de la société, mais du nôtre et de nous-mêmes. Il est significatif que Le Moyne cite relativement peu de poèmes de Garneau, et toujours pour prouver sa thèse de l'assassinat collectif, y puiser des armes, des arguments contre « nos puissances d'aliénation », dont « le nationalisme a été un instrument de prédilection et ses avatars ne nous feront pas oublier cela⁹ ».

Saint-Denys Garneau est pour Jean Le Moyne, son ami et confident, un « être refoulé au désert », un Christ victime, un crucifié. Jacques Brault et Gilles Marcotte, Jean-Louis Major, Jacques Blais ou Pierre Nepveu n'ignorent nullement les textes et les circonstances auxquels renvoie Le Moyne. Ils donnent cependant un autre sens au silence ou à la réduction au squelette. L'arbre Saint-Denys Garneau – l'« homme-tronc » – ne les empêche pas de voir la forêt de symboles qui non seulement l'entourent mais peuplent son œuvre.

LE COMBAT DE LIBERTÉ

Il y a plusieurs paradoxes dans l'aventure et le « combat » de *Liberté*. Ce groupe relativement restreint, cette équipe assez hétérogène au départ finit par représenter l'essentiel de l'évolution de la littérature et de la société québécoises durant un quart de siècle. Elle fait le lien entre les poètes de l'Hexagone, de la parole ou du « pays », et ceux qui les suivront. Elle lance, par des numéros spéciaux, les futurs écrivains de *Parti pris*¹⁰, puis les animateurs de certaines revues d'avant-garde des années 1970¹¹. Si les rapports de *Liberté* et de *La (Nouvelle) Barre du jour* sont de type conflictuel, *Liberté*, tout en récusant le formalisme, s'intéresse de près aux problèmes de l'écriture et du texte. Par rapport à des revues marxisantes comme *Chroniques* ou *Stratégies*, qui assignent à la production littéraire une fonction militante de soutien à l'idéologie, *Liberté*, sans aucunement refuser de lire et de faire lire le discours social, maintient l'originalité, l'autonomie et la fonction critique de la littérature.

Liberté s'engage dans tous les combats – la langue, la laïcité, la réforme de l'éducation, l'indépendance politique – mais elle le fait

toujours sur son terrain, avec ses moyens propres. Lorsqu'elle publie un collectif sur Montréal, en 1963, sur la Manicouagan, en 1964, ou sur la rébellion de 1837-1838, en 1965, elle a recours exclusivement à des écrivains, même si quelques-uns sont par ailleurs architecte (Jacques Folch-Ribas), historiographe (Robert-Lionel Séguin) ou cinéaste (Denys Arcand, Arthur Lamothe). Fortement située dans son temps – examinant tour à tour des phénomènes comme la chanson (n° 54), les médias de masse et « le cas McLuhan » (n° 53) – et préoccupée du futur sous toutes ses formes, *Liberté* a la mémoire longue et précise : elle revient deux fois sur Borduas en 1962 ; elle fait relire Alfred Desrochers et Saint-Denys Garneau ; elle explique, en 1965, les tenants et aboutissants de « la Contre-Révolution tranquille ».

Sur le plan international, *Liberté* est la plus ouverte des revues québécoises. Le dialogue est constant chez elle, par des traductions et des lectures, entre les écrivains d'ici et non seulement René Char, Pierre Jean Jouve ou Henri Michaux, mais Ezra Pound, Milan Kundera, Julio Cortazar, les poètes israéliens, roumains, et même canadiens-anglais. L'Acadie est présente, et présentée par des Acadiens en bonne partie, dans *Liberté*. De même que l'Algérie postcoloniale de 1971. Dans le même esprit que la Rencontre québécoise internationale des écrivains, qu'elle a lancée (avec Jean-Guy Pilon), qu'elle organise annuellement et dont elle publie les Actes, *Liberté* lit et fait lire en même temps plusieurs littératures nationales, petites ou grandes. « Où en sont les littératures nationales ? » est d'ailleurs le thème de la Rencontre de 1977 (nos 111-113). À ce sujet, *Liberté* s'opposera à toutes les réductions locales ou folkloriques de la littérature, à la notion de « petites cultures » qu'ont avancée Denis Monière et Michèle Lalonde, et même à certains aspects, jugés trop directifs, du Livre blanc sur la culture du docteur Laurin. Pour François Ricard, André Belleau et les autres rédacteurs de *Liberté*, la littérature québécoise doit non pas s'enfermer dans ses caractéristiques linguistiques (le *joual*) ou institutionnelles, mais jouer de plusieurs codes et sur tous les registres. Le lecteur, comme l'écrivain québécois, doit trouver à se nourrir non seulement chez lui, chez ses semblables et de sa différence, mais à Paris, dans la francophonie en général, en Amérique, en Europe et partout dans le monde. Sa survie, sa vie sont à ce prix.

« COMPRENDRE DANGEREUSEMENT »

Contrairement aux revues d'avant-garde, *Liberté* ne brandit aucun étendard, sinon son titre. Elle évite les proclamations enflammées, les formules-chocs, les mots à l'emporte-pièce tels que Renaissance ou Révolution. À cet égard, Hubert Aquin fait figure d'exception lorsqu'il déclare, en 1961 : « La revue *Liberté* peut être considérée comme une agression. [...] Nous choisissons l'éclatement, la convulsion, l'attaque. » Même cet éditorial, qu'Aquin signe en son nom, sans mandat de ses camarades pour « résumer leur pensée », est moins impulsif qu'il ne paraît. Le titre en est « Comprendre dangereusement¹² ». Comprendre, analyser, déconstruire un « système » qui, au-delà des structures politiques et économiques, de l'Église, de l'éducation, repose « sur les convictions inavouables et non écrites de notre mentalité. Et ce sont ces fondations secrètes de l'ordre que nous visons. Nous sommes en présence d'un inconscient collectif, objet multiple de deux siècles de refoulement, qu'il nous presse de faire affleurer à la conscience », déclare Aquin.

Comprendre, en 1961, c'était déjouer une censure plus sournoise que naguère, une censure qui obligeait à dire ou à faire plutôt qu'à ne pas dire ou ne pas faire. À cette époque agitée de réformes, d'activisme, de développement de la fonction publique (dans tous les sens du terme), *comprendre* pouvait être en effet une activité marginale, radicale, voire une dangereuse « conspiration ». Tout « ce que les hommes dits d'action méprisent sous le nom de littérature et de poésie », *Liberté* l'estime et l'assume. La parole est un « mode d'action », et « il n'y a pas plus de vanité à écrire qu'à agir, d'autant que ce qui relève de l'action émane d'un ordre créé par la pensée », conclut Aquin. Comprendre, donc observer en profondeur, accompagner et stimuler l'évolution du « Canada français » (c'est le mot qu'emploie encore Aquin). N'être mobilisé par aucun parti, aucun appareil, mais bien par la pensée critique et créatrice. « Ce n'est pas parce que le Québec s'est engagé dans un processus irrésistible de transformation qu'il faut remettre à demain la réflexion pure et simple¹³. »

Dans une mise au point sur la « Situation de *Liberté*¹⁴ » en 1974, Fernand Ouellette dénonce « la pression de la violence sur la pensée »,

en allusion aux groupuscules marxistes très actifs à cette époque et à tous ceux qu'il appelle les « petits terroristes de l'idéologie ». Suivant un de ses thèmes favoris, le poète et essayiste se demande : « Et si *Liberté* était engagée dans l'errance inévitable qu'est toute quête de nouvelles « valeurs » ? Non pas que *Liberté* ne reflète pas un ensemble d'idées oscillant entre quelques idéologies principales, mais plutôt que *Liberté* n'accepte aucune idéologie dominante, et sans doute le fait même de l'autorité d'une idéologie dans une société donnée. » Le rôle – ou l'utopie – de *Liberté* serait non pas de « rêver de l'action », ou de rêver l'action, mais de trouver un « lieu de l'écriture » pour contrebalancer l'action, la critiquer, lui donner du jeu et un horizon (fût-il utopique). « Autant il faut être conscient du *présent*, autant il ne faut pas s'empêtrer dans l'*immédiat* », écrit Ouellette, dix ans avant les *Essais inactuels* de Vadeboncœur.

Un essai qui « condense l'aventure spirituelle de toute une partie de la génération qui a eu vingt ans en 1950 », qui « exprime à sa façon ses idéaux », c'est, selon André Belleau¹⁵, *Depuis Novalis* de Fernand Ouellette. Même si nous ne suivons pas jusqu'au bout Ouellette dans sa « conception sacralisante » de la poésie et du poète, « comment ne pas nous reconnaître dans sa tentative (désespérée ?) de situer le langage poétique à une hauteur qui le garde des entreprises de dégradation¹⁶ ? » En effet, les poètes de cette génération, qui pour la plupart ont travaillé à Radio-Canada et dans d'autres médias, ont toujours su distinguer l'écriture, « l'exercice littéraire du langage », de la production courante, fût-elle appelée culturelle.

Mais il y a plus dans la fascination qu'exercent les romantiques allemands sur Ouellette et Belleau. En effet, « il existe un rapport entre la marginalité québécoise, porteuse de la différence dans l'uniformité américaine, et la vision élevée du langage comme entreprise esthétique essentielle à laquelle est lié de quelque façon le salut », et sur laquelle reposent la littérature, la musique, la philosophie allemandes, depuis Novalis jusqu'à Walter Benjamin ou Adorno. Belleau reviendra sur le sujet, après l'échec du référendum de 1980, pour dire : « Nous ne pouvons plus, nous ne devons plus continuer à mettre l'accent sur les aspects collectifs de notre culture. Comme elle n'a pas de corrélat politique suffisant, elle risque, ainsi vécue et « communiquée », de se dégrader en folklore. [...] Nous voilà renvoyés

à la condition des artistes des cités allemandes de l'époque romantique¹⁷. »

LA LITTÉRATURE COMME LIEU ET « NON-LIEU »

Cette idée de l'action littéraire, indépendante de l'action politique tout en lui étant liée par l'histoire, est reprise et nuancée par Gilles Marcotte dans *Littérature et circonstances*¹⁸, recueil d'articles échelonnés sur vingt ans et dont une dizaine ont paru dans *Liberté*. Pour Marcotte, la littérature est un lieu, une action, un sujet « compromis dans la foire aux langages », une abstraction en ce sens qu'elle se dégage des « pressions de l'actualité ». La littérature se porte au-delà des circonstances, mais elle est entourée, imprégnée d'un discours social dont elle doit se démarquer, se distinguer, sans pouvoir lui échapper complètement. Située, institutionnalisée, la littérature veille à se donner une marge, une distance. Elle travaille contre et aussi avec l'institution et l'idéologie, celles-ci n'étant pas réductibles à l'« illusion » (des autres).

La littérature crée de l'institution et contribue à donner à l'idéologie des « situations plus vastes où les sujets sociaux peuvent revêtir des statuts et jouer des rôles plus cohérents ». Marcotte, qui cite ici Fernand Dumont¹⁹, ajoute que pour l'historien Michel de Certeau, mise à l'épreuve de la *fiction*, « toute idéologie révèle ses limites, les morceaux de réel qu'elle doit mettre de côté, les contradictions qu'elle est forcée de voiler pour être une véritable pratique²⁰ ». Et il donne l'exemple du roman *Poussière sur la ville* de Langevin par rapport à l'idéologie de *Cité libre*.

Marcotte dit avoir adhéré et il adhère encore « à la plupart des valeurs que proposait *Cité libre* ». Mais c'est de *Liberté*, il me semble, qu'il est le plus proche, même si – ou parce que – le programme politique ou administratif de cette revue est moins élaboré que celui du groupe de Pierre-Elliott Trudeau. C'est sur un autre plan, proprement culturel, littéraire, linguistique, que se situe l'action de *Liberté*.

S'il en a contre « l'exploitation nationaliste » de la littérature, Gilles Marcotte ne met nullement en doute « la nécessité d'une littérature québécoise²¹ ». Contre l'emprise impérialiste de l'uniforme

et de l'unique, il croit à une féconde diversité de centres d'activité littéraire « liés à des collectivités particulières²² ». « Ce qu'ont à nous dire les littératures nationales, c'est que le travail (et le plaisir) de l'écriture ne sont pas épuisés par les grands centres de décision culturelle ; que le monde ne s'écrit pas dans le singulier de quelque humanisme abstrait, voire le pluriel limité de quelques grandes civilisations, mais dans l'aveu de toutes les différences²³. » D'*Une littérature qui se fait*, difficilement, différemment, en 1962, à *Littérature et circonstances*, en 1989, la critique a progressé à la mesure de la littérature elle-même. « À quoi sert une littérature nationale ? » À rien, comme la musique, mais ce rien – ce surplus – est essentiel.

Je viens de me référer à Marcotte – dont j'aurais pu citer aussi quelques « histoires » (récits-essais) de *La vie réelle*²⁴ : lettre à Crémazie, portrait de Patrice Lacombe, fable de Job, les trois amis, la Révolution tranquille et l'Autre (le Tout-Puissant) – mais plusieurs recueils d'essais ont récemment témoigné de l'esprit à la fois littéraire et profondément politique, critique, du groupe et de ce qu'on peut appeler la (double) génération de *Liberté*. C'est le cas, au premier chef, des piliers de la revue, Belleau et Ouellette, de vedettes comme Aquin ou Godbout, d'écrivains qui collaborent irrégulièrement à la revue, et plutôt sur le tard, une fois leur œuvre bien avancée – Brault, Brochu, Vadeboncoeur –, ou qui au contraire y font leurs premières armes – Ricard, Larose²⁵. À tous ceux-là, il faudrait sans doute ajouter les noms de Jean Marcel (*Le joual de Troie*), Jean-Louis Major (*Entre l'écriture et la parole*), Pierre Nepveu (*L'écologie du réel*). C'est dire qu'à *Liberté* se rattache directement ou indirectement tout un genre, nouveau, de la littérature québécoise contemporaine : l'essai littéraire (que son objet direct soit ou non la littérature).

Liberté, revue sans ligne directrice *a priori*, est ce qui ressemble le plus à un mouvement, voire à une « école » littéraire. Elle en a non seulement la cohérence, la permanence, le rayonnement, mais encore le pouvoir de « génération » et de « régénération ». *Liberté* a toujours préféré aux coups d'éclat, aux ruptures violentes ou aux refus globaux l'action en profondeur, l'action littéraire. Elle a connu des moments forts et des moments faibles, des disparitions inexplicables et des démissions spectaculaires (celle d'Aquin, en 1970) qui l'ont affectée sans la dénaturer. *Liberté* fait mieux que se survivre à elle-même, elle

se nourrit de ses propres crises, de ses propres mouvements, comme des mouvements extérieurs (la Révolution tranquille, la crise d'Octobre, le Référendum). Elle a su se renouveler sans se renier, lors du rajeunissement du comité de rédaction en 1978 et de la nomination d'un nouveau directeur en 1980.

Depuis quelques années²⁶, cependant, *Liberté* semble manifester un esprit quelque peu différent de celui qui l'animait au cours de son premier quart de siècle. Certes, elle a toujours su être ironique, et sérieuse sans esprit de sérieux. Son numéro (134) sur « L'institution littéraire québécoise », en 1981, était sans ménagement pour « La politique des bas prix (les prix littéraires) », pour « La bourse ou la vie (les subventions) » et même pour « Jean-Paul Petit, écrivain québécois ». « Nos écrivains par nous-mêmes²⁷ » est une galerie ou un spectacle de brillants pastiches où l'équipe de *Liberté* semble se situer en dehors, au-dessus des écrivains qui y sont caricaturés (y compris quelques membres de la rédaction). Sont-ils tous des « Jean-Paul Petit » ? L'imitation techniquement réussie, hilarante, serait-elle plus vraie que l'original ? *Liberté* pourrait-elle être, à elle seule, toute la littérature québécoise contemporaine, d'Anne Hébert à Nicole Brossard et Yolande Villemaire ?

Liberté, de librement engagée et critique qu'elle était naguère, est-elle en train de devenir blasée, cynique ? Malgré d'excellentes chroniques (sur la musique, notamment, elle s'égaré parfois dans la dérision systématique, dans des polémiques artificielles ou, au contraire, dans une apparente démission éditoriale lorsque, par exemple, elle donne la parole à « Seize intellectuels anglophones [qui] s'expriment²⁸ », sans aucune réplique, et dont l'écho se répercute jusque dans le *New York Times*. C'est *Spirale*²⁹, six mois plus tard, qui rétablira les perspectives et d'abord les faits. Signe des temps ?

Notes

1. Un cahier spécial du *Devoir*, le 5 novembre 1983, célèbre « Un quart de siècle d'écriture » de la revue.
2. André Maillet, « Lettre sur *Amérique française* », *Amérique française*, 12, 5 (1954), p. 356-357.
3. *Amérique française*, 12, 6 (décembre 1954), p. 473-476.
4. Richard Giguère, « Un mouvement de prise de parole : les petits éditeurs de poésie des années 50 et 60 au Québec », *Voix et images*, 41 (hiver 1989), p. 220.
5. Gilles Carle était poète et graphiste à l'époque ; c'est André Belleau qui travaillait à l'ONF (production). Quant à Lucien Véronneau, « personne ne sait où il est passé » (Jean d'après Jacques Godbout).
6. Jean Marcel, « Forme et colère », introduction à la réédition du *Journal d'un inquisiteur*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, p. 24.
7. *Ibid.*, p. 24.
8. Jean Le Moyné, *Convergences*, Montréal, HMH, 1961, p. 105, 108 et 219.
9. *Ibid.*, p. 237.
10. *Liberté (Jeune littérature... Jeune révolution)*, 26 (mars-avril 1963), textes de J. Renaud, A. Brochu, P. Chamberland, M. Garneau, etc.
11. *Liberté (Écriture et littérature)*, 67 (janvier-février 1970), textes de M. Chouinard, G. Saint-Pierre, P. Bélisle, etc.
12. Hubert Aquin, « Comprendre dangereusement », *Liberté*, 17 (novembre 1961), p. 679-680.
13. *Ibid.*, p. 679-680.
14. Fernand Ouellette, « Situation de *Liberté* », *Liberté*, 95-96 (septembre-décembre 1974), p. 44-53.
15. André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, p. 46.
16. *Ibid.*, p. 47.
17. *Ibid.*, p. 105.
18. Gilles Marcotte, *Littératures et circonstances*, Montréal, L'Hexagone, 1989.
19. Fernand Dumont, *Les idéologies*, Paris, PUF, 1974, p. 149.
20. Gilles Marcotte, *op. cit.*, p. 10. La littérature est « le discours théorique des procès historiques. Elle crée le non-lieu où les opérations effectives d'une société accèdent à la formalisation. [...] il faudrait y reconnaître l'analogie de ce que les mathématiques ont longtemps été pour les sciences exactes : un discours « logique » de l'histoire, la « fiction » qui le rend pensable » (Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1987, p. 119 ; cité dans *Ibid.*, p. 9).
21. *Ibid.*, p. 11.
22. *Ibid.*, p. 87.
23. *Ibid.*, p. 89.
24. Gilles Marcotte, *La vie réelle*, Montréal, Boréal, 1989.

25. Larose écrit par exemple – en soulignant – que la campagne du NON au référendum de 1980 « s'est faite principalement contre la culture, contre la valeur politique de la culture et donc contre la politique » (*La petite noirceur*, Montréal, Boréal, 1987, p. 62).
26. Est-ce dû à la dépression postréférendaire, à la nouvelle situation des revues et de l'écrivain, de l'essayiste, à la mort de Belleau, au remplacement de Ricard par Hébert ?
27. *Liberté*, 145 (février 1983).
28. *Liberté (Strangers in Paradise / Étrangers au Québec ?)*, 183 (juin 1989).
29. *Spirale (Positions linguistiques)*, 91 (octobre 1989), articles de B. Melançon et S. Simon, p. 8-9.